

16<sup>e</sup> Y<sup>2</sup>

13041 MICHEL DE LA 'GORCE'

*Jusqu'à l'aube*  

---

*je tiendrai*  

---

*ta main*  

---

*roman*



ÉDITIONS DU SEUIL

*Jusqu'à l'aube*  

---

*je tiendrai ta main*

---

roman

---

C'est un sujet fort romantique que reprend ce récit. Une jeune femme, par peur de la misère qui a ravagé son enfance, se jette dans la galanterie et trouve son rachat dans l'amour.

Mais Michel de la Gorce replace ce thème dans notre temps où, comme le dit B. d'Astorg, la littérature est partagée entre la dérision et la louange. Car Odette oublie sa propre détresse, celle de "Bébé" à qui restent la jeunesse et la force. Odette choisit la déréliction totale auprès de Robert, moralement ravagé et seul jusqu'à la mort.

A travers la conscience nocturne de ces deux êtres, à travers le chaos et le trouble qui les habitent, l'auteur nous fait atteindre la signification de leurs actes, et cette aube vers laquelle ils s'acheminent. A ceux qui n'ont plus rien, pas même une vertu, il reste de se donner eux-mêmes.

---

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

JUSQU'A L'AUBE JE TIENDRAI TA MAIN

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

JUSQU'A L'AUBE  
JE TIENDRAI  
TA MAIN

16° 1/2  
13041

DL 25 11 1952 - 13670

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

LE JOURNAL  
DE  
LA MAIRIE

MICHEL DE LA GORCE

JUSQU'À L'AUBE  
JE TIENDRAI  
TA MAIN

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
TRENTÉ-CINQ EXEMPLAIRES  
SUR ALFA MOUSSE DES PAPETERIES NAVARRE  
NUMÉROTÉS DE I A 35  
DONT 5 HORS COMMERCE  
CONSTITUANT L'ÉDITION  
ORIGINALE



*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
réservés pour tous pays.*

*Copyright 1952 by Editions du Seuil.*



*Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur...  
Prends en pitié surtout ma débile raison  
Et ce désespoir qui la gagne.*

GUILLAUME APOLLINAIRE.



**I**L CHANTONNAIT dans la rue obscure. Les chansons sifflaient entre ses lèvres et pénétraient dans l'air trop chaud du soir. Une petite valise à la main, il avait débarqué du train. Dans la cohue il s'était précipité, sa figure jaunie par la lumière électrique. Une grosse personne qu'il avait bousculée lui avait dit des injures. « C'est ça, Madame, criez, criez, ça vous fait du bien » avait-il dit joyeusement. Il avait éclaté de rire. Il était bien, ses lèvres bougeaient à peine. Il chantonnait doucement, intérieurement ça tambourinait dans son cœur. Il était tellement différent d'hier. Sa femme était loin,

*JUSQU'À L'AUBE*

vieille, il y a très longtemps qu'elle lui disait : « Mon chou, il faudra téléphoner à Janine pour l'inviter » et son collier de perles glissait sur sa peau grasse et blanche pendant qu'elle arrangeait ses cheveux, les perles dégouлинаient dans son cou tout bourré de graisse : « Laisse donc Janine tranquille ; elle n'est pas bien maline tu sais Janine. » — « Oh ! elle est si gentille ; rappelle-toi quand elle est venue me faire des piqûres, et le goûter avec M. Dufleux, comme c'était bien préparé, les gâteaux à la crème... » Oh ! assez, assez les piqûres, les gâteaux à la crème, assez Janine ! Elle avait des lunettes en écaille et des cheveux jaunes, une robe un peu négligée. Dehors, le soir tombait : les mugissements des bœufs qui rentraient, les chiens qui aboyaient, la charrue de toujours qui grinçait, la vie rustique rythmée, lentement pareille chaque année, calme jusqu'à la nausée.

— Pardon, Monsieur, la rue d'Edimbourg ?

Le bec de gaz brillait, les bruits des taxis, des autobus verts, tout cahotait joyeusement dans

*JE TIENDRAI TA MAIN*

son cœur. Il regardait miroiter ses souliers en cuir jaune. Un garçon sifflait joyeusement, les mains dans les poches. Ses repas en tête à tête étaient loin et les âcres petites disputes : « Mais non ce n'est pas trop cuit, mon chéri ; c'est comme ça qu'il faut le cuire pour que ça soit bon. » — « Mais pourquoi avoir mis du vinaigre ? Ah ! non, pas de vinaigre, je t'en prie. » Sa bouche faisait une espèce de minauderie. Ses lèvres s'avançaient et les yeux étaient butés ; elle tenait sa fourchette dressée comme pour se défendre. Alors Robert avait dit : « Mon Dieu, comme c'est laid toutes ces disputes ; mais toi tu ne peux vivre qu'avec des disputes hargneuses. Tous les repas sont mauvais ici, mais oui, tu es une lamentable cuisinière ! » Les veines de son cou se gonflaient ; il avait arraché sa serviette et ses lèvres tremblaient — ses lèvres qui maintenant chantonnaient sous les becs de gaz des bribes d'airs idiots, accrochés à la radio dans ces veillées insupportables, interminables où il n'avait plus le goût de peloter sa femme, sa petite femme grassouillette, aux seins un peu trop

*JUSQU'A L'AUBE*

provocants et qui grognait toujours. « Même au régiment, c'était mieux que ça. »

Mais, ce soir-là, Robert était déjà décidé, ses lèvres chantonnaient.

— Monsieur, on a dessalé tout le cochon.

— Ça va, Bob, c'est bien si tout le cochon est dessalé.

Il se rappelait la première fois qu'il avait vu tuer un cochon. Il n'avait pas eu peur, il avait regardé avec intérêt ce flot de sang qui ruisselait partout.

— Est-ce que Monsieur emmène le chien ?

— Mais non voyons, pourquoi le chien ? c'est idiot, Bob.

— Bien, Monsieur ! mais Monsieur sait bien que le chien...

— Laisse le chien, Bob, dit Robert.

Il respirait, la gorge un peu serrée, l'air moite du soir. Il sort comme un voleur, se dit-il. Le chien ne peut pas venir, le chien n'est pas un voleur, c'est trop ridicule. Et le ciel se ridait en



*JE TIENDRAI TA MAIN*

devenant gris perle comme une fourrure qui aurait frissonné.

— Ne trouves-tu pas que ma femme est un peu agitée ces temps-ci, Bob ? Elle ne s'est pas plainte à toi ?

— Oh non ! Monsieur, je n'ai pas remarqué.

— Ce qu'il y a de choses à faire dans cette ferme ! soupira Robert. Est-ce que tu t'en rends compte, Bob ?

— Oh oui ! c'est du travail ce que Monsieur fait, ça c'est du travail...

Et son visage ridé de vieux paysan se plissait. Il hocha la tête :

— Mais d'habitude, Monsieur sait bien que le chien...

— Tu es attaché à la ferme, Bob ? interrompit Robert.

— Oh ! bien sûr, Monsieur.

Robert tira son étui à cigarettes ; il aspira une longue bouffée. Il n'y avait plus de soleil. Il se remplissait les poumons de fumée.

— La terre te retient, Bob ; mais pour moi



*JUSQU'A L'AUBE*

ce n'est rien, la terre, ça rapporte c'est tout ; tu es né ici, toi ; mais moi je ne sais pas où je suis né. Il y a que je suis irrité contre la terre : que moi, je ne veux pas qu'on sache où je vais mourir, car toi, tu mourras ici, comme tous les vieux du village. Tout sera toujours pareil pour vous autres. Tu n'as jamais voulu aller à Paris ?

Il s'arrêta. Bob se taisait. Il aspirait l'air moite qui montait de la terre. Robert, impatient, sa gorge se serrait de plus en plus, cria :

— Tu n'as jamais voulu aller à Paris, Bob ?

— Je ne sais pas, Monsieur, dit Bob lentement.

— Tu n'as jamais voulu changer d'existence ?

— Je ne crois pas, Monsieur.

L'obscurité s'épaississait, il y avait la charrue qu'on ramenait, les troupeaux de bœufs qui passaient sur la route en piétinant et en mugissant. Robert et Bob restaient côte à côte à regarder au loin, chacun perdu dans son univers particulier.

— N'oublie pas de réparer le pneu de la voiture, dit Robert.

*JE TIENDRAI TA MAIN*

— Oui, Monsieur.

Il s'arrêta, aspira l'air avec effort ; le front plein de plis, il dit :

— Monsieur sait bien que le chien...

Robert l'interrompit :

— Bonsoir, Bob.

Sa voix était perçante et grave : elle muait étrangement. Il rentra dans le hall.

Bob, ce soir-là, revint chez lui et dit à son fils :

— C'est tout comme si Monsieur était malade ce soir.

Son fils, un grand maigre, les yeux un peu fixes, le regarda, et commença :

— Papa, tu sais, je l'ai pas fait exprès ; j'ai mis des pommes dans le feu. Puis je l'ai trouvée coincée dans l'armoire, mais elle était jolie et j'ai fourré mes mains dans ses seins. Tu me battras pas, dis papa ?

La pièce était sombre et un peu enfumée. Il y avait des branches de gui dans un vieux vase ébréché. La voix chevrotante du grand type maigre s'éteignait puis reprenait :

*JUSQU'À L'AUBE*

— Tu sais, papa, c'était Marie ; on avait toujours dit qu'on se marierait, mais il a fallu qu'elle aille traire les vaches, et le chemin était mauvais ; alors j'ai failli salir mon pantalon ; tu vois, j'ai fait une tache. (Et il montrait un point sur son pantalon vieux, crasseux, déchiré.) Mais je laverai, tu sais, je froterai toute la nuit et je serai beau demain ; tu verras qu'y en aura pas deux comme moi dans tout le village. (Sa voix tremblait, sa langue pendait hors de sa bouche ouverte.) Alors je lui ai fourré mes mains entre les seins et puis j'ai oublié de lui dire qu'on pourrait se marier demain à l'église avec le curé qui nous fera une belle cérémonie.

Bob prit l'assiette que son fils lui donnait et mangea silencieusement. Il dit :

— Je ne sais pas ce que Monsieur avait ce soir, mais il ne veut pas emmener son chien avec lui demain.

Son fils avait écouté en branlant la tête, puis il avait repris sa litanie chevrotante de tous les soirs, ses histoires imaginaires avec Marie que plus personne n'écoutait. Les flammes faisaient

*JE TIENDRAI TA MAIN*

craquer le bois. Bob mangeait et se disait :  
« Pourquoi Monsieur ne veut-il pas emmener son chien ? »

Maintenant Robert chantonnait. Il avait senti, ce matin, le volant froid de sa voiture sous ses doigts. Il n'avait pas revu sa femme. Sa langue était encore brûlée par le café chaud qu'il avait bu trop vite, en entendant les pas lourds de sa femme dans l'escalier. Il disait à un bonhomme :  
« Où est la rue d'Edimbourg s'il vous plaît ? »  
Bob et son fils idiot lui paraissaient très loin. Il n'avait plus la gorge serrée comme hier soir en regardant l'horizon ridé gris-perle. Ses lèvres chantonnaient comme la première fois où il était sur la plage avec cette petite fille. Il avait quatorze ans alors, mais c'était plus neuf que sa femme, c'était plus récent. Dans les dunes, le sable chaud glissait entre leurs orteils, la fille était fine et musclée. « Si tu ôtais ton maillot », avait-il dit — et elle l'avait ôté. Sa tête avait bourdonné, son sang bouillant battait ses tempes. Il regardait la mer en chantonnant : « Tu

*JUSQU'À L'AUBE*

es chic, tu sais » et il l'avait embrassée. Sa femme n'existait plus. Il avait peut-être quatorze ans ou dix-huit ans ou n'importe quel âge. Ses larges souliers bien cirés brillaient sous le bec de gaz. L'escalier était assez sombre, avec un tapis rouge à fleurettes et pas d'ascenseur.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, mon vieux, sans prévenir ?

L'homme grand, un peu voûté, ne paraissait pas âgé malgré de longs cheveux blancs qui lui pendaient dans la figure.

— Je suis tellement content de vous voir, bégaya Robert.

— Ah ! je vois, je vois, avec votre air ahuri, vous avez l'air très content en effet.

Et il se mit à rire avec des petits gloussements qui auraient fait peur à tout autre qu'à Robert qui, au contraire, y trouva un réconfort quasi extravagant et secoua violemment la main de son ami. Fox ramena sa robe de chambre autour de sa taille et d'un air digne fit entrer le visiteur. Dans une pièce, il avisa une chaise au milieu du





MICHEL  
DE LA GORCE

---

Né à Paris en 1924, Michel de la Gorce passe ses licences de Droit et de Philosophie.

Il s'engage à la Libération, fait partie des premières Troupes Françaises occupant Berlin, et ressent profondément l'angoisse et le délabrement de cette Capitale de la Guerre.

Attiré par les voyages, il est allé dans plusieurs pays d'Europe, mais connaît surtout l'Italie dont il aime le cinéma et la littérature moderne.

L'écrivain qui a eu l'influence la plus décisive sur lui est Dostoiewski.

Il prépare actuellement son second roman *Orage sur mon pays*.

---

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

